

ABONNEMENTS

Lyon et banlieue..... un mois 50 cent.
Départements du Rhône
et limitrophes..... 60
Autres départements..... 70



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnés qu'ils doivent renouveler leur abonnement au lendemain du jour de son expiration s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Ainsi qu'il est indiqué sommairement en tête de notre feuille, les conditions de l'abonnement sont les suivantes :

Lyon et banlieue.	
Un mois.....	50 c.
Trois mois.....	1 f. 30
Six mois.....	3 »
Un an.....	6 »
Départements du Rhône et limitrophes.	
Un mois.....	60 c.
Trois mois.....	1 f. 80
Six mois.....	3 60
Un an.....	7 20
Autres départements.	
Un mois.....	70 c.
Trois mois.....	2 f. 10
Six mois.....	4 40
Un an.....	8 80

Pour les abonnements et la correspondance, écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le *Rasoir*, rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement en timbres-poste.

Aux souscripteurs qui prendront un abonnement d'un an, le *Rasoir* donne en prime les 16 numéros parus jusqu'à ce jour.

LA BLAGUE

— Elle monte, elle monte comme une marée, s'élevant toujours et menaçant d'engloutir nos lois, nos institutions et nos mœurs...

— Oh ! je la connais, celle-là : je lis le *Progrès* ! Vous voulez parler de la démocratie....

— Taisez-vous, malheureux ! nous ne sommes pas timbrés.

— Pour qui donc le cliché ?

— Pour la réclame, Monsieur, la réclame américaine, dont nos auteurs et nos industriels lyonnais savent déjà jouer agréablement ; pour la réclame passée à l'état de blague, de la blague progressive, c'est à-dire, tout ce qu'il y a de plus chouette et de plus corsé.

— Rossignol-Rollin est-il dans nos murs ?

— Je l'ignore, il n'est pas question de lui.

— Attaquez-vous le Casino et ses ténors ? L'Eldorado et ses prima dona ? La ménagerie sans pareille ? La tête qui parle, merveille de l'univers ? Les pruneaux fondants de Chabert, sans noyaux ? Les vélocipèdes qui vont tout seuls ? L'Elixir de Bonjean, de Chambéry ? La crème Simon ? L'Huile de marrons d'Inde ? Le docteur Cabaret ? La lithographie du *Salut Public* ? Le commandeur de Bruc, autorisé à exercer la médecine par Sa Majesté l'empereur ?

— Non ! non ! non ! — Je vous parle des auteurs lyonnais, qui vont bien ; des écrivains du terroir, du sol ; des enfants de la Saône, qu'on croirait nés sur les bords de la Garonne ; des porte-plumes lyonnais, autrefois modestes et aujourd'hui hableurs comme des dentistes.

— Ah ! oui, je connais, j'ai là une note envoyée par l'auteur du *Chemin de la lune* à un journaliste de mes amis. En voilà un qui se vante lui-même et qui fait des circulaires pour annoncer que cinquante-sept journaux reproduisent quotidiennement tout ce qui tombe de sa plume ! Tenez, j'ai lu ce morceau curieux.

LE CHEMIN DE LA LUNE, S'IL VOUS PLAÎT ?

Paris, librairie Internationale, boulevard Montmartre, 15.

— Nous sommes HEUREUX d'extraire de la *Revue Britannique*, du 10 octobre 1867, le passage suivant (voir page 343) ; nous le sommes d'autant mieux que l'auteur dont il est question n'est point inconnu de nos lecteurs, qui ont pu lire dans ce journal quelques articles de lui :

« Quelques auteurs français rivalisent heureusement avec les auteurs humoristiques de la Grande-Bretagne et, au premier rang, nous plaçons M. E. de Jacob de la Cottière, qui vient de publier un livre très-récréatif et très-original : « *Le chemin de la lune, s'il vous plaît ?* » (1). Oh !

(1) De source certaine, nous apprenons que la 2^e édition est complètement épuisée. DIEU VEUILLE qu'une 3^e édition illustrée lui succède bientôt.

(Moniteur Viennois)

Pour les abonnements et la correspondance, écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le *RASOIR*,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.
Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement en timbres-poste.

« M. de la Cottière a-t-il trouvé toutes ces confidences de lunatiques ? La plupart sont réellement très-piquantes ; quelques-unes ont un très-grand intérêt de drame et de roman. Le volume fait partie des publications de la librairie Internationale, n° 15, boulevard Montmartre, 15, à Paris. »

« Ce renvoi de *Dieu veuille qu'une 3^e édition illustrée lui succède bientôt*, n'est-il pas de la part d'un auteur le sublime du genre ? C'est l'auteur qui avait envoyé la réclame à la *Revue Britannique* et c'est l'auteur encore qui la prend à la *Revue Britannique*, pour la coller au *Moniteur Viennois*, au *Léman*, à la *Gazette d'Albertville*, à l'*Indépendant de Sisteron*, au *Phare d'Aubenas*, à l'*Aigle de Bourgoin*, à l'*Impartial de Vaux en Velin*, et aux feuilles de Vénissieux. Connaissez-vous rien de pareil ?

Et certainement, le comte de la Cottière est coutumier du fait et on n'y prend pas garde. Mais lisez donc le *Progrès* d'hier.

AVIS AUX LYONNAIS !

AUX LYONNAIS SEULEMENT

« Les soixante-cinq derniers exemplaires du fameux TOHU-BOHU, fort bel ouvrage, vendu jusqu'à ce jour 6 francs, à la librairie Méra, 13, rue Impériale, — se donneront, dans cette même librairie, à raison de 3 francs le volume, l'auteur voulant en faciliter l'acquisition à l'intéressante classe ouvrière de cette ville. »

Que dites-vous de ce : AUX LYONNAIS SEULEMENT ! — Ces soixante-cinq derniers volumes toujours en vente depuis six mois ne rappellent-ils pas ce fameux tonneau annoncé tous les jours pendant un an, à trois francs l'annonce ?

— Mais pourquoi cet avis ? Pourquoi AUX LYONNAIS SEULEMENT ? Les Dauphinois ne pourraient-ils pas prendre fantaisie de porter leurs trois francs à la librairie Méra ?

— Oh ! voilà ! C'est bien là-dessus que l'on compte. Invitez, personne ne vient ; défendez, tout le monde accourt. L'auteur espère que dans le Dauphiné, le Forez, la Savoie ou les Cévennes, il se trouvera 65 imbéciles qui diront : Ah ! voilà un livre pour les Lyonnais seulement ? que diable peut-on leur dire ? Je vais me fendre de trois francs ; c'est cher, mais je saurai ce qu'on leur veut à ces Lyonnais. En achetant le volume, je dirai que je suis de Perrache.

— Il me souvient que pareille idée vint à un prédicateur.

Ce brave homme, de passage dans une petite ville des environs de Lyon, n'avait que cinq ou six dévo-

tes pour l'entendre. D'hommes pas un. Certain soir, il annonça : « Mes chères sœurs, demain je prêcherai pour les femmes ; mais pour les femmes seulement. Les hommes ne seront pas admis. Ce que j'ai à vous dire ne concerne que vous, tâchez d'éloigner vos fils et vos maris, afin de venir seules au sermon. »

Le lendemain, les hommes, intrigués de ce qu'on ne les voulait pas à l'église, vinrent tous. Je pense que l'auteur du TOHU-BOHU, n'ayant pas de lecteurs, a voulu faire de même. Il défend aux Gascons de lire son livre, espérant que les Auvergnats l'achèteront. Barnum n'eût pas mieux fait, ni le comte de la Cottière. Ah ! nous sommes loin du temps où le mérite suffisait pour trouver des lecteurs. Blague partout ! et en avant la grosse caisse.

DODELINET.

MACÉDOINE

Il y a à Lyon des étalages qui m'horripilent et auxquels je demande qu'on mette la feuille de vigne de rigueur.

Vous êtes-vous jamais arrêté devant les vitrines des orthopédistes ?

On y voit des Vénus de Milo avec des nez en aluminium, des Jean-Jacques Rousseau avec un ventre d'argent !

Sans parler des béquilles, des appareils à ressorts, des plaques, des plastrons, des engrenages.

Tout un arsenal, enfin !

Tout cela a l'air de vous crier à tue-tête :

— Tu vois, passant, mon ami, ne t'y fie pas ! Voilà à quoi tu es exposé. C'est peut-être pour toi que j'ai été fabriqué, sans que tu t'en doutasses.

Passant, mon ami, nous comptons dix-sept variétés de fractures, vingt-deux espèces de dislocations, et ainsi de suite.

Vous aussi, belle dame, qui marchez toute fière de vos vingt-cinq ans, approchez-vous et sachez bien que vous finirez peut-être par une mâchoire de chrysocale.

Le langage que tient l'étalage de l'orthopédiste est plein de sincérité ; nul ne peut contester ses assertions mais, saperlotte ! est-ce une raison pour que ce langage soit tenu publiquement et avec tant d'effronterie ?

Toute vérité n'est pas bonne à dire, que diable !

C'est comme pour les marchands de cercueils. Ne voilà-t-il pas que depuis plusieurs années ces industriels mettent en montre leurs marchandises et qu'en temps d'épidémie ou à l'époque de la chute des feuilles, ils font de véritables étalages, ni plus ni moins que les marchands de nouveautés ?

Ils n'ont pas de vitrines, cela est vrai, mais ils laissent ouvertes à deux battants les portes de leurs magasins, tout comme s'ils voulaient séduire l'œil des passants, faire commettre des folies aux fils de famille et détourner par l'appareil du luxe et de la mode les jeunes ouvrières du sentier de la vertu.

Il faut dire aussi que l'art de confectionner notre dernier habit a fait de grands progrès : celui qui a inventé le crochet latéral a fait du cercueil quelque chose de semblable à une boîte à violon et regarde par dessus l'épaule l'antique charpentier qui fabriquait la bière aux quatre faces planes, dont le couvercle se clouait par-dessus, quelques minutes avant les funérailles.

Aujourd'hui, une bière est une sorte de miniature, une nouveauté haut goût, polie, cirée, peinturlurée, qui donnerait presque envie de se faire enterrer.

Attendons quelque temps, et MM. les marchands de cercueils étiquetteront leur marchandise : nous verrons des cercueils *Lord Raglan*, des cercueils *Théodoros*, des bières *Rocheport*, des bières à la lanterne, etc., etc., etc.

Je demande qu'on interdise ces tristes exhibitions.

On va dire que je suis un gêneur, mais, sapristi ! croyez-vous que les étalagistes dont je parle ne sont par encore plus gêneurs que moi ?

On lisait récemment dans *Paris-Comique* :

Décidément, le plus grand personnage de notre époque d'escamotage est encore le docteur Epstein, et l'on doit regretter amèrement que cet habile

prestidigitateur ne soit pas appelé, un jour ou l'autre, à remplir quelques fonctions ministérielles. Comme tout irait mieux, alors !

En effet nommez-le ministre des finances : le docteur étendrait les mains et les ramènerait aussitôt pleines d'argent, ce qui vaudrait mieux que tous les emprunts du monde.

Ministre de la guerre, le docteur tirerait à bout portant sur l'ennemi, et lui enverrait, en guise de balles coniques, des montres de Genève, échappement à cylindre, huit trous en rubis (on pourrait réserver l'échappement à ancre pour la marine). L'essentiel serait de viser juste, de manière que le projectile s'allât de lui-même loger dans la petite poche du gilet.

Ministre de la justice, le docteur Epstein couperait la tête aux criminels par un procédé tout à fait du goût des abolitionnistes de la peine de mort, car il est impossible de se porter mieux que les gens sur lesquels le docteur expérimente son système d'exécution capitale.

Ah ! si tous les médecins lui ressemblaient !

En somme, le sorcier de l'ancien théâtre des Fantaisies-Parisiennes est un sorcier très-fort, mais bon garçon, qui explique ses tours à mesure qu'il les exécute.

Voilà le seul détail qui, selon nous, l'empêchera toujours d'arriver au ministère !

M. le docteur Epstein donnera sa première représentation au Palais de l'Alcazar le 22 août. On pourra prendre à l'avance des billets de toutes places, à la librairie du *Petit Journal*, 52, rue Impériale.

DENISBRACKIANA.

L'animal vient de montrer les dents.

Pendant trois mois nous avons pu dire de dures vérités à l'abbé défroqué Grosdenis ; pendant trois mois nous avons pu montrer tout le ridicule de ce personnage et des doctrines dont il s'est fait le prophète à Lyon afin d'y gagner quelques sous.

Le directeur de l'inepte *Excommunié* ne bronchait pas : il se bornait à quelques allusions lointaines et avait recours à ce procédé si familier dans le monde des voleurs et des escrocs, qui consiste à traiter son adversaire d'agent de police, de mouchard. Mais tout cela à mots couverts, en petits caractères et dans des alinéas perdus.

D'aucuns disaient que cette réserve de Grosdenis était de l'impuissance : ils étaient assez dans le vrai, ceux-là, et leur opinion prouvait jusqu'à un certain point qu'ils s'étaient infligés quelquefois la corvée de lire les phrases soporifiques du pédagogue.

Quant à nous, nous savions qu'il fallait attribuer au silence de Grosdenis une autre raison au moins tout aussi péremptoire : la couardise.

Oui, la couardise ! Quel courage, en effet, attribuez-vous à un parasite qui, après s'être repu pendant dix ans de la bienfaisance ecclésiastique, vient lancer contre le clergé toute la boue dont il peut disposer ?

Un jour, jour néfaste pour lui, Grosdenis apprit que nous allions publier sa biographie.

Ah ! pour le coup, c'était grave, c'était très-grave. Malgré son orgueil ridicule et la bonne opinion qu'il a de lui-même, l'abbé défroqué sentait intérieurement quelque chose lui disant qu'il n'y avait pas grand bien à avancer sur sa personne.

Il s'émut et écrivit à l'*Hydrophobe*, un journal qu'il a fondé avec Capitan, et articula dans cette feuille, mais cette fois sans *barquiner*, certes ! quelques-unes des injures qu'il nous avait déjà adressées à voix basse dans l'*Excommunié*.

L'animal cessant de rugir à la cantonnade, commençait donc à japper.

Lâches, nous sommes, dites-vous, Monsieur ! — Eh bien ! soit ; mais de quel nom, s'il vous plaît, allez-vous appeler l'individu qui, récemment encore, enseignait, sous le nom de Grosdenis, le catéchisme et la morale aux enfants de l'honorable M. X..., à Caluire, et aux élèves du pensionnat ecclésiastique des Chartreux, tandis que, caché derrière le

pseudonyme de Denis Brack, il éreintait de tout son pouvoir le catéchisme, la religion, la morale, la famille dans le *Refusé* et l'*Avant-Garde* ?

Nieriez-vous ce fait, Monsieur ? — Mais deux jours avant votre fameux banquet des libres-sauvageonniers, M. X... et le pensionnat des Chartreux, abusés par votre air béat et vos protestations catholiques, ignoraient encore complètement que Grosdenis et Denis Brack ne fussent qu'un seul et même personnage ! Ce n'est que la veille du vendredi-saint que, grâce au bruit fait autour de votre piètre personne pour vos réclames à la Rossignol Rollin, on apprit la vérité et qu'on vous renvoya avec les égards dus à votre hypocrisie !

Vous dites ensuite que nous sommes des *impuissants* et que nous aurions attiré sur vous « la considération publique » et « sur vos œuvres le succès ».

Vous nous traitez d'*impuissants*, vous ? Ah ! cela vous sied bien, ma foi ! Mais vous ne savez donc pas, malheureux, que, lorsqu'on veut prouver que la décentralisation littéraire et scientifique est impossible à Lyon, on ne trouve pas d'arguments plus forts que votre prose, vos idées et vos doctrines ?

De la considération publique, à vous ? — Ah ! Grosdenis, votre orgueil montre encore ici le bout de sa *longue* oreille : vous exprimez, remarquez-le, votre opinion personnelle, et je ne sache pas que la considération que vous avez pour vous-même puisse être appelée la considération publique.

Nous avons attiré le succès sur vos œuvres ! — Mais alors combien vendiez-vous donc d'exemplaires de votre misérable *Excommunié*, puisqu'à ce moment où vous proclamez votre succès vous n'en vendez que six à sept cents par semaine ?

Expliquons-nous encore une fois sur ces qualifications de « journaliste qui vend sa plume et la livre » au service d'opinions ou de croyances qu'il n'a « point. » Expliquons-nous sur cette épithète de *prostitué* que vous nous décochez.

Qui donc, abbé défroqué, vous a dit que nous défendions des croyances que nous n'avons pas ? Ah ! je vous reconnais bien là, M. le libre-penseur : on n'a pas le droit de penser et d'écrire d'autre façon que vous et votre secte imbécile sans voir mettre en doute sa sincérité.

Et pourquoi ne serions-nous pas aussi sincères dans des opinions et des croyances raisonnables que vous pouvez l'être, vous, dans vos opinions et vos croyances absurdes ?

Et maintenant laissez, donc où elle est cette épithète de *prostitué* ? Si vous l'employez pour nous, comment donc qualifierez-vous les citoyennes avec lesquelles vous avez partagé votre saoulerie du vendredi-saint ? Comment donc qualifierez-vous, entre autres, la citoyenne L..., une de vos convives, qui a passé la main dans les cheveux à tout ce qu'il y a eu, pendant vingt ans, d'officiers et de sous-officiers dans le quartier de la Part-Dieu ?

Faut-il encore que je vous rappelle ce que vous savez bien et qui vous touche de fort près ?

Terminons pour aujourd'hui, M. Grosdenis.

Vous revenez constamment sur cette rengaine que je suis « un écrivain qui se cache pour insulter et calomnier. »

Quelle différence, s'il vous plaît, voyez-vous à cet égard entre l'*Excommunié* et le *Rasoir* ?

Dans votre feuille, sauf le gérant, M. Crétin, personne ne signe son nom : Lagarguille, Lebrulé, Sorgel, Wandick, Bell, Denis Brack même n'ont jamais été que des pseudonymes.

Au *Rasoir*, si pour vous imiter, nous avons pris des pseudonymes, en revanche, notre ami Cherancé signe comme gérant et écrit des articles qu'il ne désavoue pas, quoique souvent il ne vous ménage guère.

Pourquoi tiendriez-vous à me connaître ? Pour vous battre avec moi ? — Oh ! rien de plus facile, Monsieur : venez vous entendre avec notre gérant, et je serai à vous à l'heure du combat, à l'arme qu'il vous plaira.

Et, pourtant, croyez-le bien : il m'en coûterait de me battre avec vous, car, si j'en crois les débats d'un procès récent, dans votre monde on va bien sur le terrain, mais, une fois là, on tourne le dos et on se

laisse planter dans le.... gras, l'épée de son adversaire.

Embrocher un gigot, ce n'est pas la tâche d'un journaliste : c'est affaire à un rôtisseur. Voilà le motif de ma répugnance.

CASTOR.

LA GRANDE COMPLAINTÉ DU SAUCISSON

ou le banquet du Vendredi-Saint.

Air du Juif Errant.

Est-il rien sur la terre,
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère,
De nos libres-mangeant.
Ecoutez mes amis,
Ecoutez ce récit :

Du pape Sainte-Beuve
De bons diocésains
Veulent donner la preuve,
Tous les Vendredis-Saints,
Que d'âmes ils n'ont rien,
Ni plus ni moins qu'un chien.

A grand renfort de caisse,
Le festin annoncé
Par la voix de la presse,
Et le menu donné :
Le saucisson fera
Les honneurs du repas.

Au restaurant Antoine
Le couvert sera mis,
C'est là qu'un anti-moine,
Convoque ses amis,
A manger vendredi
Saucisson et rôti.

Devant tant de vergogne,
Le restaurant susdit,
D'une telle besogne
Ne veut pour aucun prix,
Et poliment leur dit :
« Saucisson pas ici ! »

De cuisine en cuisine,
Econduits, rebutés,
Nos gens à la sourdine,
A la fin rassemblés,
Peuvent chez Bonnefond
Fêter le saucisson.

Je ne saurais vous dire
Combien de cervelas,
Et de jambons, sans rire,
Furent tordus, hélas !
Jamais ne s'étaient vus
Des hommes si goulus.

Même quelques femelles,
Dignes de ces Messieurs,
Dames ou demoiselles,
Buvant à qui mieux mieux,
Ont aussi sans façon,
Fêté le saucisson.

Près tant de bombance,
Lorsqu'ils sont bien repus,
Un maître en éloquence
Adresse à ces goulus
En savant baragoin
Un discours en trois points :

« De la libre pensée,
« Nobles représentants,
« Avant-garde avancée
« Des amis du néant,
« Vous avez porté haut
« La gloire du drapeau.

« Car pour braver le pape,
« Manger du saucisson,
« Fut-il jamais agape
« Plus digne de ce nom ?
« Oui, l'on en parlera,
« De Givors à Brindas !

« Allant à la matière,
« D'où nous sommes sortis,
« Donnons libre carrière
« A tous nos appétits,
« Et chantons tous en cœur :
« Au saucisson honneur ! »

Mais soudain quelqu'un sonne,
Qui n'est pas invité,
C'est Satan en personne
Qu'on a si bien fêté,
Jamais on n'a surpris
Des hommes si transis !

Leur barrant le passage,
Satan leur dit : « Tout beau,
« Mes agneaux, qu'on soit sage,
« Sans trouble de cerveau ;
« Je ne veux point ici
« Apporter le souci.

« Mais puisqu'à mon service,
« Vous engouffrez si bien
« Jambonneaux et saucisses,
« Sans qu'il en reste rien,
« Je veux à votre égard
« N'être pas en retard. »

Lors, prenant sur la table
Un fruit de la saison,
Et le plus présentable,
C'est un pied de cochon,
Dont seront désormais
Porteurs tous ses sujets.

Puis à la boutonnière
Du digne président,
D'une aimable manière,
Il pend cet ornement,
Et joint à leur blason,
L'ordre du pied de cochon !

Puis donnant l'accolade,
A tous les assistants,
Il boit une rasade
Et leur dit : « Mes enfants,
« Nous vous reconnaitrons
« A ce pied de cochon ! »

Cette chevalerie,
D'un ordre si nouveau,
Est dans leur confrérie
Accueillie aussitôt ;
Et chacun, sans tarder,
Veut se faire enrôler.

Sur l'heure par la ville,
Marmitons et garçons
Courrent d'un pas agile,
Chercher des pieds de cochon ;
Et tous nos invités,
Sont bientôt décorés.

Fiers de leur récompense,
Ils s'en léchaient les doigts,
Et de la libre panse
Célébraient les exploits :
Vive le saucisson !
Vive le pied de cochon !

MORALE :

Quand pour remplir sa panse,
Il faut du cervelas,
Pas n'est besoin, je pense,
De faire tant d'fracas ;
Nos chiens en mangent bien,
Mais ils n'en disent rien !

RATAPOIL,

Barbier en disponibilité.

CORRESPONDANCE

Lyon, le 17 août 1869.

Monsieur,

Sauriez-vous me dire pourquoi certain nouveau journal s'appelle l'*Hydrophobe* ?

Est-il vraiment enragé ?

Cette rage menace-t-elle le monde entier ou seulement la grammaire, la littérature et le bon sens ?

Ne devrait-il pas s'appeler plutôt, puisqu'il en tient pour l'animal, hydrophile, grenouille ou salamandre ?

Bien loin de craindre l'eau, il devrait, ce me semble, en faire son élément préféré : il aurait besoin de laver cette couche de crasse qui nous cache son intéressant musée. Car, bon Dieu ! qui est-il ? que veut-il ? d'où vient-il ? de quelle couleur est-il ? Quelle langue parle-t-il ?

Journal mordant !... mais dites-moi, avez-vous vu ses dents ?

La nature envers lui me semble bien ingrate.

N'est-il pas triste, en effet, de naître avec des instincts féroces, et de n'avoir aucun moyen de les satisfaire. On veut rugir, ou tout au moins hurler, on coasse.

Mordre ?

Pas plus de dents que ces habitants de l'onde que je viens de nommer.

Pousseront-elles, ces dents enviées ? — Qu'il y prenne garde ! Le mal de la dentition pourrait exciter sa rage au point de l'étouffer.

Les hydrophobes ne vivent que peu de jours : celui-là aurait-il compris, en sage hydrophobe, qu'il ne devait pas déroger à cette sage coutume, et que, feuille éphémère, il était digne d'aller bien vite où va toute chose : et la feuille de rose et la feuille de.... papier.

Je vous serais bien reconnaissant, Monsieur, si vous daigniez répondre à mes questions.

J'ai l'honneur de vous saluer.

UN CURIEUX.

L'*Hydrophobe* ne nous gêne pas. Au contraire, il nous amuse, il nous amuse même beaucoup.

C'est donc l'âme toute contrite que nous répondons à notre correspondant :

Attendez quelques jours et votre femme de ménage vous apportera un Mont-d'Or plié dans le dernier numéro du dernier *Hydrophobe*.

Mangez sans crainte : cet enragé n'est pas dangereux.

NOTA. — Il s'en est vendu 53 numéros depuis samedi.

Lyon, 17 août 1869.

Monsieur,

Je m'associe d'autant plus aux demandes exprimées dans la pétition de votre correspondante, Mme Victorine, que je soupçonne faire plus qu'elle partie du sexe faible dont elle s'est déclarée utilement le soutien, et quoique je ne sois ni si jeune ni si brune.

Cependant, je ne suis pas entièrement du même avis :

Ainsi, tout en approuvant les excellentes raisons qui empêcheraient de faire, alternativement, de ces utiles pavillons des bureaux supplémentaires pour les administrations de la poste et de la police, il me semblerait préférable qu'on pût trouver un autre moyen que de remplir notre ville de nouveaux établissements.

Déjà, cette pépinière de kiosques, vendeurs à bon marché des produits de l'intelligence, nuit à l'effet et détruit l'horizon de nos grandes rues et de nos places ; ce serait pire, si une nouvelle plantation de cabanes, plus ou moins élégantes, s'ajoutait à celles dont le printemps nous a ombragées.

Ne pourrait-on, par exemple, trouver sur chaque quai, dans chaque rue et place principale, une maison dont la construction se prêterait aisément à un établissement de cette nature ? La ville y ayant la haute main et la direction, il me semblerait facile, après avoir fait choix d'une cour, commode, suffisamment grande, d'y bâtir un ou deux cabinets, dont l'entretien serait commis aux concierges de la maison.



Naturellement, le bénéfice qui en résulterait, serait la récompense de leur zèle à exercer cette industrie.

Cependant, il ne faudrait pas que la contribution fût forcée, mais libre et volontaire, car, dans ces fonctions si ordinaires, la nature est partout et en tout la même, aussi vulgaire dans la princesse de Navarre que dans la gardeuse illettrée des volatiles de Crémieux; et souvent, dans ces classes plus que gênées, un simple droit d'entrée de cinq centimes suffirait à les en éloigner à outrance, ce qui serait contraire à l'hygiène et à la philanthropie, qui plus est.

Ces cabinets, fort commodes, seraient utiles aussi (n'en soyez pas choqué), près de nos églises : cela se comprend facilement, puisqu'on y fait de longs séjours.

Abordons maintenant un autre point du même sujet, mais plus difficile à traiter, car notre pauvre nature est un peu comme ces bâtons... qu'on ne sait trop par quel bout prendre.

Pour messieurs du sexe fort, il y a longtemps que la sollicitude maternelle de notre vieille ville y a pourvu; seulement, il est à croire que les respectables personnes chargées d'exécuter ses bons desseins étaient myopes de naissance, car, autrement, comment comprendre qu'on ait pu faire élever d'un bout à l'autre de nos promenades publiques de parcs monuments !

Eh quoi ! l'élégance et le bon ton de notre langue s'ingénient à trouver des termes qui expriment avec convenance ces choses inconvenantes à accomplir publiquement, et les mœurs publiques ne se plaignent pas de ces hardiesses révoltantes ?

Et les enfants auxquels une vraie bonne éducation doit donner dès le berceau l'instinct de la modestie, et toutes les jeunes filles et les femmes qui devraient l'avoir inné, tous et toutes, allant et venant à nos affaires et à nos devoirs, sur les rives occidentales ou orientales de nos fleuves, nous ne pouvons lever les yeux, les porter au loin devant nous sur les rives opposées sans être offensées par la vue répétée de ces dégoûtantes petites difformités, posées avec symétrie comme les bornes qui marquent les kilomètres sur nos grandes routes.

Pour moi, monsieur, je vous avoue que je ne peux m'y faire, et que ces choses me causent toujours un involontaire mouvement de dégoût.

On dit, avec raison, que la bonne constitution intérieure d'une société se manifeste à l'extérieur par la convenance et le respect dont les hommes font profession à l'égard des femmes, et je le comprends facilement, car le respect pour la faiblesse, le dévouement, la pudeur est un indice de force, de grandeur, de dignité.

Partant de ce principe, quelle opinion avoir de la société de notre temps ? Car, enfin, un homme bien élevé, pauvre ou riche, évitera de paraître devant une femme honnête dans un négligé inconvenant ; il évitera bien davantage de faire en sa présence de ces actes que la nature est forcée de subir mais qui sont pour nous un sujet de servitude et d'humiliation.

Et, cependant, voilà que des hommes de toutes conditions et de toutes distinctions sont accoutumés à faire ces fonctions humiliantes de notre nature matérielle au vu et su d'une population de 300,000 personnes, et avec une liberté, un sans gêne qui révoltent non-seulement la morale, on en fait si bon marché, mais les premiers éléments de la plus indispensable civilité.

Pour tous ceux qui pensent avec l'esprit, et non avec la chair, il est visible que la libre pensée ne monte pas, mais qu'au contraire elle descend toujours et que la libre action en est le grossier et inévitable produit.

Mais il me semble que ma simple adhésion aux réclamations de votre bienfaisante collaboratrice prend des proportions ambitieuses je dois donc contraindre mon zèle au silence et résumer ce que j'ai dit :

1° Demande d'établissements hygiéniques pour les femmes dans les conditions possibles d'économie, de salubrité et sans gêner en rien l'aspect général de notre ville.

Construction, pour les hommes, d'établissements à portes pouvant se fermer, suffisant également à une double et légitime exigence, munis au besoin d'un gardien, se conformant en tout aux lois strictes de la convenance, de la morale et de la politesse française élevés à la place de ces ignobles guérites.

Enfin, tout cela dans un avenir peu éloigné.

Voilà ! Monsieur.

Je ne vous permettrai pas de me baiser la main, (1) mais d'avance je vous garantis les remerciements de toutes les femmes qui pensent comme moi, si vous parvenez à obtenir ce que nous attendons.

Une de vos lectrices assidues.

FAITS ET ANECDOTES

Ce pauvre Grosdenis, il n'a vraiment pas de chance !

Il accapare tous les défauts :

Au physique, il est laid à faire pitié à un sapajou septuagénaire.

En fait de littérature, de logique et de sens moral, il est la monstrueuse nullité que vous savez, ô vous qui vous êtes fourvoyés une fois ou deux dans la lecture de l'ex *Refusé*, de l'ex *Avant-Garde* ou de l'*Excommunié* ?

Ne faut-il pas qu'à tous ces désavantages vienne encore se joindre une myopie extravagante.

Si encore ce vice rédhibitoire ne faisait que l'obliger à porter lunettes, il n'y aurait pas grand mal : quelque affreuses que soient les lunettes dont s'affuble cet eunuque littéraire, elles ne seront jamais aussi affreuses que son visage — je dis visage pour euphémisme, — et il ne peut que gagner à dissimuler ses yeux louches derrière un vitrage de couleur sombre.

Mais cette myopie lui fait commettre, le malheureux, les plus déplorables confusions.

Tenez, pas plus tard que l'autre jour, il croit reconnaître dans la rue Impériale Mme Chanoine, imprimeur et propriétaire du *Progrès*, le compère en libre-pensée de l'*Excommunié* et l'inventeur de ce triple sac dans lequel on n'enfermait pas le moins du monde les jeunes pensionnaires du refuge du Bon-Pasteur.

Connaissant les goûts littéraires de l'amie de Marie Stuart, Grosdenis tire un manuscrit de sa poche et se met à lire son article de fond pour le prochain numéro de son journal.

Quand Grosdenis eut achevé sa lecture, il leva les yeux et demanda à Mme Chanoine son avis.

L'imprimeuse du *Progrès* ne prononça pas un mot et se tint immobile.

Grosdenis voulut lui prendre la main et placer son bras sous le sien.

La propriétaire de l'organe démocratique restait toujours muette et immobile.

Grosdenis regarda de plus près et recula.

Il avait lu son article de fond à la guérite du fonctionnaire chargé de veiller sur le *Crédit-Lyonnais*.

Ce 15 août, comme tous les autres, les cousins de campagne ont fait invasion dans la ville, et les cousins de la ville ont fait invasion dans la campagne.

Les promenades de Crémieux, de Brindas, de Chaponost ont emprunté, dimanche, à leurs promeneurs l'aspect de la place Bellecour au moment de la musique, tandis que Bellecour affectait l'apparence d'une place publique de Chaponost, de Brindas, de Crémieux.

Un cousin de la ville se compose essentiellement d'une ombrelle, d'une gibecière, d'un paquet contenant un petit tambour, deux pantins, deux sifflets, trois poupées et un fusil de bois.

Un cousin de la campagne, lui, se compose d'un chapeau kilométriqué, d'un parapluie rouge et d'un panier contenant des œufs, du fromage de chèvre et une paire de poulets ou de canards.

Ces deux variétés de visiteurs ont, rempli, ven-

(1) Ceci, Madame, c'est une cruauté bien gratuite que les rédacteurs du *Rasoir* vous pardonneront difficilement.

Note de la rédaction.

dredi, samedi et dimanche, les salles d'attente de nos gares de chemins de fer.

On a constaté bien des quiproquos ; il y a eu plus d'une désillusion :

Des cousins de campagne allant visiter leur cousin de la ville, se sont croisés en route, sans s'en apercevoir, avec ce dernier, qui, de son côté, allait chercher auprès d'eux un refuge contre la foule envahissante, le bruit et le manque d'air. Arrivés à la ville, les cousins de campagne trouvaient nez de bois à la porte de leur parent, revenaient en toute hâte au village pour l'y recevoir ; mais pendant ce temps, le citadin avait repris le chemin de la cité dans le même but louable : on se croisait encore en route sans se voir.

Il en est qui ont employé leur 15 août à cette agréable course au clocher.

Un de nos compatriotes, M. M..., a fait deux fois le voyage de Lyon à C... et réciproquement, à la recherche d'un cousin qui, de son côté, en faisait autant à son égard. A son deuxième retour de C..., M. M..., a été victime d'un désagrément bien comique pour tout le monde excepté pour lui.

Il avait eu le malheur d'entrer, lui dixième, dans un wagon occupé par de braves gens de la catégorie de ceux qui, à la représentation gratuite du 15 août, étalaient leurs haillons dans les fauteuils d'orchestre.

Au bout de quelques minutes, M. M..., bondissait sous les mille piqûres d'ennemis invisibles que son étroit compartiment ne lui permettait pas de pourchasser.

Arrivé à la station d'A..., l'infortuné voyageur s'empresse de quitter son wagon. Il en aperçoit un entièrement vide, et il s'y précipite.

Le train est reparti, il court à la vitesse de 60 kilomètres. M. M..., toujours harcelé, prend le parti de poursuivre son ennemi dans ses retraites les plus secrètes. Il se met alors à secouer vigoureusement son vêtement par la portière.

O désespoir ! le pantalon échappe des mains qui l'agitaient. Il n'est déjà plus qu'un point perdu dans l'espace, et la station de P..., est déjà signalée.

Là le train s'arrête. Les voyageurs se précipitent vers le wagon occupé par une personne seule. Mais M. M..., les coudes appuyés sur la portière, s'oppose à leur entrée. Vous n'entrerez pas ! s'écrie-t-il d'une voix forte et pudique ; cela est impossible.

Le chef de gare intervient. La vue de ce voyageur à la figure injectée, aux yeux hagards, lui donne des soupçons. Il parvient à passer la tête par la fenêtre latérale opposée ! Pour lui, ce n'est plus un honnête et paisible voyageur qu'il a sous les yeux, c'est un highlander dans son costume le plus primitif.

Le chef de gare, convaincu qu'il a affaire à un fou, écarte discrètement les voyageurs et s'empresse de télégraphier ce qui se passe. A chacune des stations suivantes, M. M... prend les mêmes dispositions menaçantes pour défendre l'entrée de son wagon. Soins inutiles, personne n'ose approcher ; le chef de gare seulement s'assure de sa présence.

Mais à la gare de L..., d'autres dispositions avaient été prises : quatre gendarmes viennent se ranger contre le wagon de M. M...

Mais celui-ci se montre, appelle le chef de gare. On s'explique ; la gendarmerie rit : un pantalon est apporté, et le malheureux M... ne tarde pas à prendre part à l'hilarité générale.

A NOS CORRESPONDANTS

MARIE DE LA V. — A samedi.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Alme Vigneron, rue Belle-Cordière, 14.